

- Un tableau ça !? Une croûte, tu as vu cette couche de jaune, c'est écoeurant. » L'homme tenait une peinture qu'il venait d'arracher des mains de la jeune femme à côté de lui. Le couple était assis sur un banc à la gare de Rochefort et attendait sa correspondance pour Châtelailon. L'homme, Mathieu François, était un banquier Saintais, bien mis, tout en rondeur et qui n'avait pas encore quarante ans. Il s'était marié trois jours plus tôt en secondes noces avec Marie, de quinze ans sa cadette, la petite sœur de sa première femme, décédée deux ans auparavant. Le jeune couple était en route pour la villa de monsieur où celui-ci revenait après une longue absence et où Marie ferait, ce 12 juillet 1902, sa première apparition comme maîtresse de maison.

Le tableau que monsieur François tenait dans ses mains et qui lui faisait tant horreur était le cadeau de mariage de Léonce, l'oncle de la jeune mariée. Comme le banquier avait un ascendant certain sur sa nouvelle femme, c'est lui qui avait décidé que la place de ce présent était dans la villa, au grenier ou à la cave. Marie avait quand même obtenu que la peinture ne voyage pas dans les malles, pour cela elle avait dû promettre de la porter elle-même, à la main. Elle tenait à prendre soin de ce tableau parce qu'elle le trouvait joli mais aussi parce qu'elle devait lutter pour préserver, au sein du couple, un peu d'égard pour sa famille car son mari n'aimait ni cette peinture ni sa belle-famille et encore moins les peintures de sa belle-famille.

- C'est un tableau qu'Oncle Léonce a acheté rue Lafitte, c'est d'un style en vogue à Paris, tenta la jeune mariée pour convaincre son mari.
- Penses-tu ?! Je connais le vieux bougre, il a acheté ça une bouchée de pain à un barbouilleur au siècle dernier en espérant en tirer quelque chose. Il a enfin compris que ça ne vaudrait jamais plus que la valeur du cadre alors pour s'en débarrasser il l'a fourré dans notre trousseau.

Cette conversation n'avait pas échappée au père Dubourg, un boucholeur volubile d'une trentaine d'année, fameux à Châtelailon depuis qu'il avait repris le commerce de son père avec succès. Il se tenait debout près du banc qu'occupait le couple Saintais. Après avoir longtemps hésité il se permit, pour défendre la pauvre petite qui accompagnait ce malotru, de donner son avis sur la peinture :

- Y'a de la couleur, ça égaye son logis. C'est plutôt de jolies fleurs, qui ne faneront pas celles-là !

Cette infraction laissa le banquier bouche bée, puis il s'exprima par une grimace dont la signification naviguait entre « de quoi je me mêle » et « et d'abord qu'est-ce qu'il y connaît le paysan ? ». Le père Dubourg se sentit prier en faute alors il éprouva le besoin de se justifier :

- J'aime bien les tableaux, j'en ai à la maison. Des aquarelles, des paysages, j'ai même un Roland Renaud. Vous connaissez Roland Renaud ?

Le banquier, toujours silencieux, fit un signe de la tête qui ne voulait dire ni oui ni non, à l'appréciation de son interlocuteur. En vérité Monsieur François connaissait ce peintre très à la mode dans la région mais il refusait de se livrer à cet inconnu. A ce moment-là le train fut annoncé, il fallait se séparer pour que chacun se dirige vers son compartiment, le couple vers les voitures de première classe et l'homme seul vers les voitures de classes inférieures.

- Bon voyage messieurs-dames, à la revoyure, lança le boucholeur.

Monsieur et madame François lui répondirent chacun par un sourire, forcé de la part du mari et sincère de la part de sa femme.

Au terme du voyage, à la gare de Châtelailon, alors que le couple descendait de son compartiment sans un mot le boucholeur passa devant eux et leur lança d'un air enjoué :

- Vous avez bien raison de venir dans notre beau pays.
- C'est aussi le mien, ne put s'empêcher de retoquer monsieur François.

Puis il tenta de le renvoyer à son statut :

- Et merci de nous avoir fait partager votre érudition monsieur le pêcheur !

L'homme répondit par un sourire et clama :

- Passez voir mon tableau à l'occasion. Demandez la maison du Père Dubourg tout le monde me connaît ici, je fais les meilleurs moules de la région.

Au dîner, le soir même, le jeune marié reparla de cette rencontre à sa femme Marie :

- Qu'est-ce que ce pauvre diable fait avec un Roland Renaud ? » s'interrogeait-il.

Le banquier était, en vérité, très intéressé par cet artiste, il cherchait depuis longtemps à posséder une de ses œuvres. C'était idéal pour se pousser du col parmi les notables de Châtelailon. A force de rencontres plus au moins impromptues et d'invitations données et rendues il avait réussi à compter dans cette ville en pleine expansion et il se voyait bien organiser un dîner pour présenter sa nouvelle acquisition et couronner ainsi son intégration. Il présenta l'affaire à Marie :

- Le docteur Bonnet ne jure que par les portraits de sa famille peints par je ne sais quels artistes de rue. Maillard, le notaire, n'achète plus rien, sa dernière pièce est une sculpture de son frère qui a découvert la glaise sur le tard. Et Morvant est tellement radin qu'il se contenterait d'encadrer son papier peint. Je vais te montrer Marie comment on négocie, ce boucholeur ne va pas se permettre de me faire des leçons sur l'art encore longtemps. Je ne te dis que ça.

Le lendemain, Monsieur François rendit visite à madame Maillard, alitée par une méchante fièvre. Sur la route du retour il fit un détour par le village des myticulteurs pour rendre visite au père Dubourg. La maisonnette, à l'entrée du village, ne fut pas difficile à trouver, elle sortait du lot, l'homme avait réussi. C'était une petite maison en pierre, plus coquette et ouvragée que ses voisines. Le banquier s'avancait vers la maison quand le père Dubourg déboucha du côté droit de la demeure. Ce dernier parut s'étonner de revoir le jeune marié mais se reprit vite :

- Ha, bonjour monsieur. Vous venez voir mon tableau, on vous aura renseigné sur la renommée de son auteur.
- Bonjour monsieur, je passais par-là, j'allais à Yves, je me disais que vous auriez peut-être un panier de moules à me vendre, je voulais n'avoir à faire qu'à vous, répondit le banquier en ignorant la remarque du pêcheur.
- Vous m'honorez mais j'ai plus rien, faut venir me voir plus tôt, tout est déjà parti.
- C'est ma faute, je reviendrais, dit monsieur François en faisant déjà demi-tour.

Puis, comme s'il lui venait une idée, il se retourna doucement vers son interlocuteur et lança :

- Allez d'accord, montrez-moi donc votre peinture pendant que je suis là.

Ils entrèrent directement par la cuisine. Sur le mur du fond, derrière la table autour de laquelle la famille devait prendre ses repas, on distinguait un petit tableau d'à peu près 40 centimètres sur 30. Monsieur François contourna la table sans se rendre compte que son empressement trahissait son impatience. Il approcha son visage du tableau, fit d'abord mine de se concentrer puis fit la moue. Le père Dubourg brisa le silence qui s'installait :

- C'est monsieur Renaud qui me l'a donné, il est venu m'acheter des moules, comme vous. Seulement il n'a jamais pu me les payer alors il m'a donné ça. Le boucholeur avait une information que l'autre ignorait : le peintre était ruiné, ces derniers mois sa côte avait chuté. Cette nouvelle n'était pas arrivée jusqu'aux oreilles du Saintais.
- Une jolie marine... dit ce dernier avant de laisser passer quelques secondes puis de reprendre... mais un peu terne !
- Je ne trouve pas répondit le boucholeur.

La peinture représentait la bataille navale d'Aboukir, on y voyait au premier plan deux chaloupes et un radeau lutter contre une mer déchainée et au second plan deux navires côte à côte dont l'un était en feu. Le style était d'un académisme débridé, le banquier raffolait de ce type d'œuvre. Mais il fallait jouer finement, même avec un paysan.

- C'est plutôt le cadre qui m'intéresse, j'en recherche un de cette taille, je peux vous en donner vingt francs.

- J'veux pas le vendre, rétorqua le père Dubourg.
- D'accord, trente francs.
- Puisque je vous dis que j'suis pas vendeur.

Monsieur François prit cette fois-ci le temps de réfléchir. Il fallait changer de tactique :

- Je pourrais vous l'échanger contre le tableau que j'avais à Rochefort ? Un peintre de Paris, tenta le banquier.
- Votre peinture jaune ? avec cinquante francs alors !?

C'était inespéré pour Monsieur François, l'affaire était conclue. Ils se mirent d'accord sur les modalités, le banquier donna son argent au boucholeur et s'engagea à envoyer quelqu'un faire l'échange des tableaux dans l'après-midi. Monsieur François sorti de la maison satisfait et fier d'avoir fait une belle affaire, et quelle affaire ! Une marine de belle facture contre une croûte, son seul regret était les cinquante francs qu'il avait dû lâcher.

Le soir même le myticulteur avait accroché le tableau de monsieur François à la place de la marine, un coursier était venu faire l'échange. La femme du père Dubourg se tenait sous le tableau pour mieux l'examiner :

- C'est vrai que ça égaye la pièce. C'est des tournesols ?
- Oui, je les voulais parce que ça me rappelle le champ de mon grand-père, répondit le boucholeur.
- C'est la signature là, en bas ? Vungooh, un étranger ? Interrogea sa femme.
- Non, c'est écrit Van Gogh, certainement un flamand, est-ce que je sais moi ?!

Nombre total de mots utilisés : 1624